PHYSIOLOGIE

DE LA

CHÈVRE-NOURRICE

AU POINT DE VUE DE

L'ALLAITEMENT DES NOUVEAUX-NÉS

PHYSIOLOGIE

DE LA

CHÈVRE-NOURRICE

AU POINT DE VUE DE

L'ALLAITEMENT DES NOUVEAUX-NÉS

PAR A. BOUDARD

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS,
MÉDECIN ET PHARMACIEN,
AUTEUR DE PLUSIEURS MÉMOIRES SCIENTIFIQUES,
DE PLUSIEURS EXPERTISES MÉDICO-LÉGALES,
EX-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE PHARMAC. DE LA NIÈVRE,
MEMBRE DU CONSEIL D'HYGIÈNE ET DE SALUBRITÉ,
SOUS-INSPECTEUR DU SERVICE DES ENFANTS ASSISTÉS
DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, A GANNAT
(ALLIER)

MÉMOIRE APPROUVÉ
PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE L'ENFANCE
ET PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

> **Quand la civilisation actuelle comparaitra au tribunal de l'histoire pour avoir tué, détruit, laissé mourir, par tous les moyens possibles, mêmes administratifs, son avocat, comme circonstance atténuante, fera valoir la CHÈVRE-NOURRICE.** TOUSSENEL.

GANNAT

IMPRIMERIE DIDIER DAUBOURG

GRANDE-RUE

1873

À

Madame la Comtesse de Bourgoing

Madame,

Si, après l'avoir soumis à l'appréciation des corps officiels, ce mémoire n'a pas semblé dépourvu d'intérêt, je n'hésite pas à reconnaître, qu'après avoir daigné en accepter la dédicace, vous lui ajoutez un intérêt particulier qui en fait toute la valeur.

C'est donc avec le plus profond sentiment de gratitude et de reconnaissance que je viens vous en offrir l'hommage respectueux.

A. BOUDARD.

INTRODUCTION

En présence de la mortalité des nouveaux-nés d'un jour à un an, qui oscille entre cinq et quatre-vingt-dix pour cent (Devilliers) :

Cinq pour cent dans une partie du département du Rhône ;

Onze pour cent, Creuse, Basses-Pyrénées;

Treize pour cent, Indre ;

Quatre-vingt-dix pour cent, Loire-Inférieure ;

En présence de certains pays qui doublent leur population en cinquante ans, alors qu'il faut à la France aujourd'hui deux cents ans pour atteindre le même résultat ;

En présence des causes multiples qui accusent notre dégénérescence physique et morale ;

En présence, enfin, de la triste réalité, sera-t-il permis à un simple ouvrier de la pensée, à un modeste médecin, de chercher à remédier à la plus puissante de ces causes, en soumettant aux jugements, aux lumières de l'opinion publique, des obser-

vations positives, des résultats palpables, des exemples vivants, des faits parlants?

Convenons-en tout de suite : c'est l'abandon de l'allaitement maternel avec toutes ses conséquences, qui convie la mort à venir faucher, dès le seuil de la vie, à venir moissonner, dès l'aube, puis tout le jour, transformant ainsi son travail tardif, nocturne et crépusculaire en un travail facile, matinal et quotidien.

Remédier à cet abandon et à ses conséquences, c'est ramener la mortalité à l'état normal; c'est procurer à la France son contingent annuel (cent vingt et un mille individus).

En effet, sur neuf cent mille naissances annuelles, nous constatons cent soixante-sept mille décès; mais si la mortalité était ramenée à son état normal, la mort ne devrait prélever que quarante-six mille individus : le bénéfice serait donc de cent vingt et un mille par an !...

Remédier insensiblement, graduellement à l'abandon de l'allaitement maternel quand il est forcé ; indiquer la possibilité d'y parvenir dans le présent et dans l'avenir : tel est le but que nous nous proposons d'atteindre.

Améliorer sans détruire, réparer sans renverser, tel est aujourd'hui le devoir de toute administration en général et de chacun de nous en particulier.

Des paroles pompeuses, des phrases creuses, des utopies impossibles, des ambitions déplacées, des ignorances outrecuidantes, pétries d'orgueil et de vanité, nous ont conduit où nous sommes.

N'est-il pas temps, enfin, d'entendre en écoutant, de voir en regardant, d'examiner en touchant, de reconnaître, en un mot, qu'il nous faut commencer par le commencement si nous voulons nous corriger un tant soit peu sérieusement ?

Les bons meurent prématurément et les mauvais, dit-on, survivent. Pour nous, si nous contribuons à sauver du trépas un seul nouveau-né, nous croirons avoir rempli notre tâche et, d'autant mieux, que peut-être aurons-nous conservé à la vie un bon cœur, une belle âme, une haute intelligence... qui sait ?

Que chacun donc, dans sa sphère, s'efforce de produire un équivalent à notre labeur, et la France ne s'en trouvera pas plus mal !...

PHYSIOLOGIE

DE LA

CHÈVRE-NOURRICE

AU POINT DE VUE DE

L'ALLAITEMENT DES NOUVEAUX-NÉS

La réalité est importune, l'humanité est pleine de contradictions ; les choses les plus vulgaires sont celles qu'on néglige le plus ; leur utilité étant permanente, la routine aveugle s'en empare et les soustrait à un examen réfléchi.

Le lait est un aliment avec lequel tout être vivant est obligé de se mettre en rapport dès le premier jour de sa naissance, pendant le premier âge surtout et nous, une fois au moins par jour, pendant le reste de notre existence ; cependant, il est universellement ignoré ou mal connu.

Chacun sait combien il est difficile de se procurer du bon lait.

A Paris et dans les grands centres, pour l'usage alimentaire, on n'emploie que du lait de vaches et il est constamment mauvais. Les animaux qui le fournissent sont presque toujours renfermés dans des étables étroites, mal aérées, d'où ils ne sortent jamais. Le manque d'exercice, le genre de nourriture, autant que la viciation de l'air qu'ils respirent continuellement, rendent ces animaux fréquemment et promptement phthisiques.

Si l'on considère que la phthisie (tuberculose pulmonaire) et la fièvre typhoïde, (tuberculose intestinale), moissonnent plus de la moitié de la population des grandes villes, n'est-on pas en droit d'admettre qu'il y a une relation intime entre le chiffre des malheureux qui succombent à la fleur de l'âge et cette immense consommation de mauvais lait, dont la quantité dépasse de beaucoup à Paris cent mille litres par jour ou plus de mille hectolitres (Chevalier)?

Dans la plupart des cas, les tuberculoses du poumon et de l'intestin chez la jeunesse, ne sont-elles pas la conséquence de la tuberculose de l'animal?

Quel est le médecin, sérieux observateur, qui dans sa pratique n'a pas été à même

d'observer la contagion de la phthisie par l'atmosphère d'une alcôve?

Ainsi, un jeune couple entre en ménage : l'un des deux conjoints est phthisique ; mais le mal n'est pas assez confirmé avant le mariage pour en empêcher la réalisation ; supposons que ce soit le mari. La jeune femme, elle, offre une santé parfaite, jamais dans sa famille aucun cas de phthisie n'a été constaté.

Le jeune homme au contraire présente quelques doutes ; trois mois après son mariage, il succombe d'une phthisie bien confirmée, malgré tous les soins de sa jeune épouse qui a voulu continuer à partager sa couche.

Pendant ces trois mois, la jeune femme a donc respiré l'air expiré par son mari.

Deux, trois mois après l'avoir perdu, un peu plus, un peu moins, la jeune femme succombe à son tour victime de son dévouement.

Nous en appelons au témoignage de tous nos confrères, si le fait est vrai par l'intermédiaire de l'air expiré, comment ne pas admettre qu'il puisse se produire par l'ingestion quotidienne d'un lait provenant d'animaux atteints de la même maladie,

surtout quand nous savons que le lait est la quintescence, la reproduction fidèle d'une constitution bonne ou mauvaise?

Quand il s'agit de confier un enfant à une nourrice, on a grand soin de la choisir bien portante; l'on se garderait bien de confier un enfant à celle chez qui on soupçonnerait le plus léger symptôme de phthisie pulmonaire; cependant, nous nourrissons tous les jours nos enfants et nous employons pour nous-mêmes le lait de vaches dont le poumon est rempli de tubercules (Guersent).

Il y a longtemps que M. Bouchardat, aujourd'hui président de l'Académie de médecine, a constaté que le lait des hôpitaux était mauvais, et c'est à son initiative qu'est due la vacherie appartenant à l'Assistance publique.

Aujourd'hui, nous, son élève, presque son compatriote, nous venons dire à l'égard du lait:

« Dans l'état actuel des choses, les hôpi-
» taux sont aussi mal servis que le reste de
» la population.

» Le riche et le pauvre, sous le rapport
» du lait, sont sur le pied de la plus par-
» faite égalité; c'est-à-dire que les uns et

» les autres, dans les grandes villes, n'ont
» que du lait sophistiqué.

« Pour ceux qui croient recevoir tous les
» jours du lait pur, exempt de fraude, nous
» ne voulons pas les désillusionner, mais
» qu'ils sachent au moins que le lait, une
» fois sorti des glandes où la nature l'a
» préparé, ne se conserve pas, qu'il se dé-
» compose tout de suite en laissant séparer
» ses principes constituants (beurre, ca-
» séum, sérum etc.), et que nous, orgueil-
» leux chimistes, nous ne pouvons conser-
» ver que des débris. »

Le premier, le plus précieux, le type de tous les aliments, la nature bienfaisante l'apprête elle-même pour satisfaire aux premiers besoins de la vie ; mais elle ne permet pas qu'on y touche sans l'altérer.

De soi-même, sans cause apparente, le lait perd immédiatement ses qualités intimes, indispensables à la première enfance, et il se transforme tout de suite en produits nouveaux sans trait-d'union entre eux (acide butyrique, caseïne, lactine, etc.).

C'est donc à la source même qu'il faut aller puiser ce premier de tous les aliments pour la première enfance, et encore faut-il que cette source ne soit point susceptible

d'être troublée dans ses cryptes mystérieuses par des causes apparentes ou occultes, ni que des infiltrations morbides, c'est-à-dire des virus, ne viennent en altérer la pureté avant la pression des lèvres du nouveau-né! Nouveau-né!..... nous avons prononcé le mot!..... Nous voici entré dans le domaine des faits; comment aborder cet immense et intéressant sujet?.......................

Tout le monde sait que la chèvre est la vache du pauvre; mais ce que tout le monde ne sait pas, ou ne veut pas savoir, c'est que la chèvre peut suffire à tous ses besoins.

Par une contradiction singulière, qui est une conséquence de l'humanité, le riche, l'homme bien portant, repoussent cet animal, l'excluent loin d'eux, sous prétexte qu'il porte préjudice à leurs bosquets, à leurs parcs, à leurs forêts, alors qu'ils y protégent des daims, des cerfs, des chevreuils, dont le préjudice est le même, moins l'utilité qu'ils méconnaissent tant qu'ils sont riches et bien portants.

L'homme riche devient-il pauvre! l'homme bien portant vient-il à être malade! Oh! alors, le puissant d'hier sourit à la chè-

vre qu'il repoussait naguère; le malade l'envoie quérir et l'accueille jusque dans son anti-chambre. Au milieu des différences qui existent entre le pauvre et le riche, sous les contrastes que nous offre la vie humaine, règne cependant une vérité commune pour tous. Cette vérité nous allons chercher à la dégager, afin de la faire servir aux besoins de chacun, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, bien portants ou aux prises avec la maladie; cette vérité la voici:

« Dans l'état actuel de notre civilisation,
» malgré les pages éloquentes de Rous-
« seau, mille circonstances empêchent et
» doivent empêcher plus d'une jeune mère
» d'allaiter son enfant: de là, la nécessité
» de recourir à un allaitement mercenaire
» ou artificiel.

» L'allaitement artificiel (biberon) est
» jugé; l'allaitement mercenaire sur lieu
» ou à la campagne, offre autant d'incon-
« vénients que d'avantages, si non plus.

» Il s'agit donc d'offrir à la jeune mère,
» un suppléant qui n'ait ni les inconvé-
» nients de la nourrice, ni les effets mor-
» tels du biberon.

« Ce suppléant, c'est la chèvre-nourrice. »

Comme beaucoup d'autres animaux do-

mestiques, la chèvre offre un curieux exemple de l'ingratitude, de l'inconstance, de la légèreté des classes riches. Le malheureux seul reconnaît et apprécie son utilité pendant qu'elle vit et même après sa mort.

Ainsi, non-seulement l'homme riche l'exclut et la repousse loin de lui, uniquement par ignorance de ses propres intérêts et de l'utilité qu'il pourrait en retirer; mais encore la grande dame, que pare un beau châle de l'Inde, du Thibet, de Cachemire ou de Ternaux, détourne la tête quand elle rencontre une chèvre se rendant au domicile d'un phthisique expirant!

Les malheureux habitants de nos départements montagneux considèrent la chèvre comme leur seule et unique ressource; ils savent porter son deuil longtemps après sa mort en se couvrant chaudement de sa peau pendant de longs et tristes hivers.

Cette nouvelle nourrice, dont nous avons parlé dans un précédent mémoire, est donc la chèvre domestique ou chèvre commune, variété du genre *Capra œgagra*, chèvre sauvage qui est la souche de toutes nos chèvres.

Le genre *capra*, en histoire naturelle, se rattache à la famille des *tubicornes*, à l'ordre des *ruminants* et à la classe des *mammifères*. En astronomie, la chèvre est une étoile brillante de première grandeur, située sur l'épaule gauche du *Cocher*; suivant la fable, c'est la *Chèvre-Amalthée*, nourrice de Jupiter.

Les *Chevreaux*, sont trois étoiles de la constellation du Cocher, qui forment un triangle isocèle étroit, placé tout près de leur mère. Enfin, la *Corne d'abondance*, symbole de l'agriculture et de l'industrie, ne serait qu'une des cornes de la Chèvre-Amalthée, donnée par Jupiter aux nymphes qui auraient pris soin de sa naissance.

De toutes ces légendes mythologiques, il en ressort un fait pratique fondamental, c'est que la chèvre s'est prêtée à allaiter certains hommes dans certaines circonstances. Il en ressort un autre fait naturellement vrai, c'est que la chèvre est contemporaine de l'homme sur la terre, qu'on la rencontre partout comme pour le suivre, l'accompagner, l'aider dans sa triste destinée, toujours prête à lui rendre service, en lui offrant ses mamelles gonflées d'un lait pur et sain et placées de telle façon

qu'elle semble lui dire de son doux regard : « prends, c'est pour toi ? »

Si nous quittons la mythologie pour entrer dans le domaine de l'histoire contemporaine, nous trouvons la chèvre soumise, mais libre comme au premier jour.

Chose non remarquée jusqu'ici, elle manifeste son attachement, sa tendresse, sa reconnaissance, sans abandonner aucun de ses droits naturels. Cela tient, sans doute, au progrès de l'agriculture qui l'éloigne de plus en plus, en raison du préjudice qu'elle lui occasionne en ébourgeonnant plantes, arbustes et arbrisseaux.

En la reléguant loin de toute civilisation, cette exclusion contribue à lui conserver l'indépendance de sa liberté !.... Heureux animal !.... Néanmoins, ne l'oublions pas, elle forme un trait-d'union entre le riche et le pauvre, entre l'homme bien portant et le phthisique, le scrofuleux, le rachitique, le lymphatique, etc., etc.

Notons aussi en passant (et ce n'est pas un moindre service), que c'est à la chèvre que nous sommes redevables de la découverte des propriétés si agréables du café.

Les quelques qualités qui nous caracté-

risent, c'est donc à elle à qui nous les devons, car ces qualités découlent particulièrement de l'usage du café, substance aussi utile à la santé, qu'agréable au moral. L'infusion de café bien faite et modérément sucrée est une boisson extrêmement utile, d'une saveur exquise. Aussitôt qu'elle pénètre dans l'estomac, elle y cause une douce chaleur, qui porte le bien-être dans tout le corps. Elle est éminemment digestive, stomachique; elle accélère la circulation, développe les facultés intellectuelles, favorise la transpiration, les sécrétions, porte à la gaieté, aux saillies spirituelles, aux sentiments de bienveillance, de générosité, etc. C'est la boisson favorite des orientaux, des gens de cabinet, des artistes, des poètes, etc.

L'opinion de plusieurs philosophes est que l'introduction du café, au commencement du règne de Louis XIV, n'a pas peu influé sur le développement du grand siècle.

Tous les riches qui, chaque année, vont au Mont-Dore, chercher quelques soulagements à leurs maladies somptuaires, peuvent voir des chèvres entrer dans les principaux hôtels, accepter un morceau de sucre ou de pain, paraître et disparaître

aux regards du riche qu'elles dédaignent, pour rejoindre la maison du pauvre qu'elles préfèrent.

Associée à la triste position du malheureux, la chèvre lui procure les secours les plus prompts, les plus certains, les plus précieux et les plus directs.

Dans son lait et ses petits, il trouve ce qu'il faut pour alléger sa misère ou sa souffrance.

Dans l'attachement que lui témoigne cet animal, il trouve ce que son semblable lui refuse ; car la misère est porte close pour l'amitié. Le sein maternel est-il flétri par la pénurie, le chagrin ou les maladies qui les suivent de près? La chèvre vient au secours de l'enfant infortuné et se complait dans cet acte de charité.

Pour le remplir dignement, elle enchaîne sa pétulance, elle impose un frein à la rapidité de ses mouvements : étonnante bonté, on la voit s'approcher avec un joyeux bêlement pour offrir ses mamelles à la portée du nourrisson qu'elle adopte.

Elle éprouve du plaisir à lui porter le premier aliment qu'il réclame, à satisfaire son appétit ; elle revient à lui toujours empressée, elle accourt au moindre bruit

qu'elle entend, elle s'acquitte sans cesse de cette noble tâche avec des avantages sensibles sur la nourrice mercenaire et on n'a pas encore d'exemples d'accidents, de blessures provenant du fait de la chèvre.

C'est en raison de cette inclination bienfaisante qu'il serait facile aujourd'hui pour l'assistance publique, de remplacer les nourrices sédentaires, les nourrices mercenaires, par des chèvres-nourrices pour allaiter les nouveaux-nés abandonnés, trouvés ou orphelins.

Avec quelques secours de plus, distribués aux filles-mères pour diminuer le chiffre des abandons, avec une succursale du dépôt central dans chaque arrondissement, on arrive à un chiffre qu'on pourrait maintenir facilement entre 30 et 35 enfants pour chaque arrondissement et que 12 à 15 chèvres pourraient allaiter, même jusqu'au sevrage (voir les rapports officiels de l'honorable M. Husson).

Que d'avantages immédiats ! ! ! . . . . .

Mortalité se rapprochant de plus en plus du chiffre normal ! . . . . .

Plus de syphilis dans les campagnes ! . . . .

Plus d'estropiés ! . . . .

Moins de rachitiques ! . . . .

Moins de..... mais arrêtons-nous.....

En attendant la décision de messieurs les membres du conseil général de Paris, du conseil de surveillance, de la société protectrice de l'enfance, de l'académie de médecine à qui nous adressons respectueusement ces lignes, soumettons-nous au jugement de l'opinion publique.

Si l'assistance publique peut compter incontestablement snr la chèvre-nourrice, à plus forte raison peut-on compter sur elle pour nourrir les enfants des jeunes mères qui ne peuvent allaiter soit pour obéir à la mode, soit par nécessité de position, soit enfin pour de hautes raisons de sagesse médicale.

Sans doute, toutes les fois que la jeune mère pourra allaiter son enfant, la chèvre-nourrice ne saurait la remplacer avantageusement; mais nous voulons faire ressortir, démontrer, prouver même qu'à défaut de la propre mère pour le nouveau-né, la chèvre doit être préférée sous tous les rapports, non-seulement au biberon, mais bien à la nourrice sur lieu ou à la campagne.

De tous les mammifères, la chèvre blanche, sans cornes ou commune, est l'animal

que l'instinct du pauvre, la science du médecin, ont reconnu le plus apte, le mieux conformé, le mieux disposé pour se prêter à cet acte de bienfaisance sociale.

Le pauvre a reconnu de lui-même que son enfant, privé de sa mère malade ou souffrante, trouvait dans cette nourrice, santé, force, agilité, au-delà de toute attente.

Le médecin, soucieux de ses devoirs et de l'avenir de son jeune client, a reconnu et reconnaît tous les jours de plus en plus, que le lait puisé directement dans les glandes mammaires de la chèvre, par un nouveau-né, lui est plus profitable, plus avantageux que tous les autres modes d'allaitement.

La facilité pour les nouveaux-nés, de téter la chèvre-nourrice, qui s'y prête merveilleusement, est tellement simple, si bien connue, qu'il est inutile de s'y arrêter bien longuement.

Après quelques soins, quelques prévenances pour ainsi-dire, il suffit de présenter l'enfant une fois, deux fois, rarement trois, en flattant l'animal et il prend un des trayons de la chèvre, bien plus facilement qu'il ne prend le mamelon d'une nourrice par la raison bien simple que les trayons

de la chèvre sont mieux conformés que le mamelon de bien des nourrices. D'un autre côté, il est bien plus facile de se procurer un lait jeune chez une chèvre que chez une nourrice.

La chèvre peut procurer son lait toujours trois semaines après avoir mis bas ses chevreaux, tandis qu'il ne peut en être ainsi pour la nourrice mercenaire.

De plus, la chèvre donne un bon lait jusqu'au dernier mois de sa gestation, alors que dès le premier mois d'une grossesse, la nourrice ne peut offrir son sein sans danger pour le nouveau-né.

Les qualités du lait de la chèvre l'emportent de beaucoup par leur fixité sur les qualités variables du lait de la jeune mère et de la nourrice.

Analyse de MM. Vernois et Becquerel

	Jeune mère	Chèvre	Nourrice	
Eau	889.08	880.28	889.28	Pour un indifférent, ces chiffres ne disent absolument rien ; pour une personne intelligente, ils parlent d'eux-mêmes ; pour un physiologiste, ils disent beaucoup de choses.
Beurre..	26.66	39.43	25.03	
Caséine .	39.24	29.86	38.57	
Sucre...	43.64	43.04	45.84	
Sels	1.38	7.39	1.28	
	1000.00	1000.00	1000.00	

Les chiffres en plus et en moins indiquent certainement des différences que la

pratique et l'observation peuvent seules interpréter dans le sens vrai.

Ainsi, le lait de chèvre contient moins d'eau que le lait de femme, il est donc un peu plus épais et doit être un peu plus nourrissant; c'est, en effet, ce que le praticien observateur remarque tous les jours. S'il contient un peu moins d'eau, il doit offrir un peu plus de substances solides, soit grasses, soit sucrées, soit salines, l'analyse l'indique en effet. Mais derrière ces chiffres, en plus ou en moins, il existe d'autres différences que le physiologiste seul peut interpréter.

Supprimez la provenance de ces diverses sortes de lait, effacez que l'analyse de l'un s'applique à la chèvre et l'analyse de l'autre à la femme, le physiologiste affirmera néanmoins que le lait le moins aqueux et le plus chargé de sels n'a pas la même origine que l'autre lait; il affirmera que l'animal qui produit l'un n'offre ni la constitution, ni le genre de vie, ni les mœurs, ni la structure de l'animal qui produit l'autre; en un mot, il pourra faire de la physiologie comparée.

Ces données, qui pourraient paraître subtiles n'ont cependant rien d'exagéré,

car nous savons que le lait, le sang des carnivores, des herbivores, etc., offrent des différences physiologiques tout-à-fait caractéristiques.

Ce qu'il faut encore envisager dans ce tableau, c'est surtout la stabilité, la fixité qui restent constamment en faveur de la chèvre, tandis que la composition du lait varie à l'infini chez la femme.

Quant aux analyses de MM. Striprian, Berzelius, Chevallier, Henri, Quevenne, Poggiale, qui donnent la préférence, sous le rapport chimique, au lait de jument et d'ânesse comme se rapprochant davantage du lait de femme, nous respectons infiniment leurs travaux analytiques ; mais la pratique fait et fera toujours, malgré nous, fléchir leurs résultats chimiques, sans diminuer en rien le respect que nous devons à des maîtres vénérés.

Ainsi, nous voyons tous les jours des enfants allaités par des chèvres ; mais jamais nous n'avons vu une jument ou une ânesse allaitant un enfant. Avouons, du reste, tous tant que nous sommes, que les analyses chimiques ne sont rien sans l'analyse pratique, c'est-à-dire sans l'observation.

Aussi, pour le lait, que remarquons-nous? Autant d'auteurs, autant d'analyses variant avec le même auteur et le même lait pris dans telle ou telle circonstance, précisément chez la femme, car chez les autres mammifères la composition ne varie qu'avec l'alimentation; tandis que chez la femme la composition de son lait varie non-seulement de par l'alimentation, mais aussi et profondément sous l'influence de mille circonstances morales que nous ne pouvons apprécier, ni avec notre balance de précision, ni avec les réactifs chimiques.

Sobre et peu sujette aux maladies, la chèvre se contente de la nourriture dédaignée par les autres animaux, même des plantes vénéneuses, sans en être aucunement incommodée. (Daphne alpina, euphorbia péplis, clematis vitalba, renonculus acris, etc., etc.)

Cette simple remarque, fondée sur l'expérience, n'a rien de surprenant de prime à bord, parce que nous savons déjà que plusieurs poisons végétaux et minéraux sont, même à dose égale, mortels pour certains mammifères et tout-à-fait innocents pour certains autres.

Nous savons aussi que certains virus

animaux, certains venins sont mortels ou innocents selon les conditions de leur introduction dans l'économie. Ainsi, le venin de la vipère peut être introduit impunément dans l'estomac et devient mortel inoculé sous l'épiderme (Charles Robin).

Mais ce que personne ne sait, ce que tout le monde ignore jusqu'ici, même notre illustre et savant ami Charles Robin, c'est que la chèvre est réfractaire au virus syphilitique !

Tous les enfants syphilisés, que pour cette raison nous avons été obligé de retirer à des nourrices contaminées, nous les avons soumis à des chèvres-nourrices qui, bien examinées, bien surveillées par nous, n'ont jamais offert le moindre symptôme syphilitique.

Depuis cinq années d'expérience sur l'espèce commune à cornes ou sans cornes, elle nous apparaît complètement réfractaire à la syphilis, malgré les cas caractéristiques et malheureusement trop nombreux qui lui ont été présentés.

Ce n'est donc pas sans raison que nous venons joindre notre faible voix à celles plus autorisées de médecins célèbres qui conseillent ce mode d'allaitement comme

infiniment préférable à certaines nourrices et, si notre voix n'a pas l'autorité que pourrait lui donner un caractère plus grandement officiel, on ne saurait cependant lui refuser une autorité pratique, la seule vraiment officielle, si on veut bien se représenter les conditions exceptionnelles dans lesquelles elle cherche à se faire entendre. Remarque toute nouvelle et bonne à noter, la chèvre se prête admirablement aux besoins de la syphiliothérapie des nouveaux-nés et à plus forte raison aux besoins multiples de la thérapeutique du premier âge.

Elevée en domesticité avec soin et douceur, la chèvre s'accommode très-bien de la stabulation, à la condition de lui rogner, une fois l'an, la corne de ses pieds que le manque d'exercice laisse croître démesurément.

Sa nourriture est des plus frugales, elle mange de tout, et vit là où tout autre animal ne saurait trouver à vivre.

Elle coûte à nourrir en moyenne 0 fr. 50 c. par jour et donne neuf à dix mois de l'année deux litres au moins d'un excellent lait, sans odeur quand elle est tenue proprement ; ce qui est très-facile.

Au printemps, en été, elle préfère les fourrages frais, feuilles, bourgeons, sommités, etc., dans la proportion de dix kilog. par jour.

En hiver, deux kilog. et demi de bon fourrage sec ou le même poids en graines, feuilles, racines, avoine, son, légumes cuits, etc., l'entretiennent dans d'excellentes conditions.

Libre, elle demande à se rapprocher du mâle en septembre, octobre ou novembre, par des signes non équivoques de gaieté lubrique.

En stabulation, bien nourrie, elle demande à s'en rapprocher en toute saison ; ce qui permet d'avoir du lait en tout temps et toujours, à la condition d'avoir plusieurs chèvres, comme pour les hôpitaux par exemple. Après cinq mois, elle met bas deux chevreaux, quelquefois trois, mais le plus ordinairement deux. Parfois, dans ce moment critique, une primipare a besoin d'être aidée pour sa délivrance et, si on remarque une vive rougeur autour de la vulve, il est bon de la lui bassiner deux ou trois fois par jour avec une décoction de feuilles de mauves.

Quand elle a mis bas, on lui laisse ses

chevreaux trois semaines au plus et le commerce de la ganterie ou de la boucherie les réclame pour 6 fr. chacun, en moyenne.

Neuf ou dix mois de l'année on peut donc utiliser le lait de la chèvre, soit pour l'allaitement direct et complet, soit pour l'allaitement mixte, c'est-à-dire partagé avec la mère ; soit enfin pour l'allaitement artificiel, avec cet avantage que l'on peut traire le lait au fur et à mesure des besoins; ce qui est bien préférable au biberon alimenté par le lait de Paris.

De quelque manière que l'on envisage la question, elle offre d'immenses avantages pour les grands hôpitaux des grandes villes et à plus forte raison pour le public en général.

Dans l'allaitement direct par la chèvre-nourrice, la mère peut prodiguer à son enfant tous les soins maternels à l'exception de son sein ; mais en dehors de là, elle reste sa mère, elle peut le couver tout à son aise. Une nourrice étrangère ne lui détourne pas le premier sourire, ce sourire primitif, indice visible de l'union de l'âme de l'enfant avec celle de sa mère !

Le premier baiser, c'est encore la mère qui le reçoit. Avant même qu'il ne puisse

se manifester, elle peut l'appeler, le solliciter, le voir venir, le savourer, le boire en un mot.

Une nourrice étrangère, au contraire, attend que ce baiser vienne, souvent même elle le retarde et quand il vient à se montrer sur les lèvres de l'enfant où personne ne l'attend, il se perd dans l'espace à la recherche de sa propre mère qu'il cherche en vain, mais dont-il rencontre quelquefois l'évocation: tant est puissant ce faible signe harmonique!...

Voilà pour le côté moral dans sa plus simple expression; un exposé plus long, plus circonstancié, aurait l'inconvénient, selon nous, d'altérer le parfum des sentiments maternels.

Physiquement parlant, le nouveau-né, allaité par une chèvre nourrice, deviendra fort et robuste. Il ne participera ni aux vices de tempérament, ni à ceux du caractère qu'il sucerait avec le lait d'une nourrice.

Les maladies du corps et de l'âme, les passions, tout passe dans le sang, et le lait, qui en est la partie la plus essentielle, est reçu par l'enfant qui reçoit en même temps le germe des infirmités et des passions de la nourrice.

Joignez à cela, la cupidité qui engage la nourrice des campagnes à allaiter plusieurs enfants.

Elle commence par le sien ; mais, entraînée par l'appât du gain, elle se persuade que son enfant est en état d'être sevré ; elle le prive de son lait, qui lui serait encore nécessaire, pour le vendre à un étranger. Cet infortuné devient faible, languissant et succombe. Mais elle n'impute pas la perte de son enfant à sa cupidité ; deux victimes au lieu d'une seule, sont donc souvent le résultat de l'allaitement à la campagne.

De ce chef, sur cent femmes qui se livrent à l'industrie des nourrices, trente-trois perdent leur propre enfant. (Docteur Monot). D'un autre côté, l'infidélité des nourrices qui ne veulent pas découvrir leur état de grossesse, dans la crainte de perdre le salaire qu'elles retirent d'un autre enfant, est encore un inconvénient des plus graves.

Si elles deviennent enceintes, elles perdent leur lait et la qualité du peu qui leur reste est profondément altérée.

Si elles tombent malades, le même inconvénient a lieu en donnant à l'enfant un lait pernicieux.

D'autres fois, elles le confient à une voisine officieuse en attendant la guérison.

Ne doit-on pas compter encore pour beaucoup les risques que court l'enfant, si sa nourrice est dérangée dans sa conduite, ou si le mari a vécu ou vit encore dans la débauche ?

Enfin, nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les causes morbides qui découlent de l'allaitement mercenaire.

La chèvre-nourrice remédie à tout cela et n'a d'autre inconvénient que celui du préjugé ennemi de toute saine raison.

Ce préjugé est d'autant plus triste qu'il ne règne que dans les classes riches, car dans les classes pauvres il n'a jamais existé.

Vraiment, il n'y a qu'une opposition systématique ou un esprit contraire à toute amélioration, ou une centralisation excessive qui pourrait empêcher les administrations de tous pays d'essayer ce moyen, insensiblement, graduellement, mixte d'abord avec les nourrices sédentaires, puis enfin plus en grand et de plus en plus selon les résultats qui ne peuvent être douteux puisque la pratique les confirme.

Malheureusement il existe au fond de nos mœurs administratives, une force de résistance et un serre-frein de routine dont aucune amélioration bonne ou mauvaise ne peut avoir raison.

Le temps lui-même, pour avoir raison de quelques-unes de ces résistances, est obligé de produire des commotions, comme les volcans sont obligés de déchirer les flancs du sol, pour favoriser la dilatation de gaz trop comprimés.

La volonté, le bon vouloir, la toute puissance, appartiennent aux administrations; le savoir-faire, nous le revendiquons et l'offrons volontiers sans arrière pensée ni désir en quoique ce soit.

Tous les médecins des campagnes, tous ceux des pays pauvres, montagneux, toutes les sages-femmes, la plupart des célébrités médicales sont unanimes pour reconnaître l'utilité de la chèvre.

Mais, pour faire qu'un bon exemple puisse cheminer de bas en haut, que de peines, que de temps!... alors qu'un mauvais nous arrive si vite de haut en bas.

Cependant en Russie, en Moscovie, où les hommes sont forts et robustes, où ils vivent longtemps, où ils soutiennent très-

bien les fatigues du travail et celles de la guerre, tous les enfants ou presque tous, ceux des princes, comme ceux du peuple, sont élevés, en grande partie, avec du lait de chèvres, de rennes ou d'autres mammifères.

Personne ne devrait ignorer l'exemple de cette chèvre dont l'instinct la conduisait tous les jours au berceau d'un enfant pour l'allaiter ! (Guérin, tome VI, page 202).

Les exemples sont tellement multiples dans tous les genres que, selon M. Boyzy, médecin-vétérinaire, instruit et des plus intelligents, demeurant à Gannat (Allier), il n'est pas rare de voir des poulains allaités par des chèvres.

Certains éleveurs trouvent même avantageux de soustraire les veaux à leur mère naturelle pour les faire élever par des chèvres (Bénion).

Physiquement et moralement, la chèvre offre donc un avantage marqué sur une nourrice étrangère, car son lait sera toujours sain, toujours abondant, sans crainte d'être altéré ou modifié en quoi que ce soit, puisqu'elle est extrêmement peu sujette aux maladies. Il est vraiment triste de constater que cette question si visible-

ment sérieuse puisse éprouver tant de difficultés pour être comprise par les personnes officielles ! Il suffirait d'un exemple émanant d'en haut, pour que tout de suite elle devînt la règle et non l'exception.

A quelle époque, enfin, commencerons-nous à nous occuper de l'intérêt général, tout en conciliant notre intérêt particulier?...

Notre égoïsme est tellement incarné que l'initiative privée évite d'entreprendre quoi que ce soit qui pourrait tourner au profit d'autrui, même quand elle doit recueillir sa cote-part !...

Pauvre France !.... et dire qu'il faut gémir sur ceux qui pouvant t'être utiles te font tant de mal, et gémir encore sur ceux qui te voulant du bien ne peuvent y parvenir !....

Le surplus du lait de la chèvre (car l'enfant ne consommera pas tout), viendra comme surcroît alimenter la famille et la dispenser de recourir au lait falsifié.

Admettons qu'elle puisse coûter en moyenne 100 fr. toute dressée et 0 fr. 50 c. de nourriture chaque jour : soit en tout 280 fr. pour dix mois.

En retour, elle procurera tous les avanta-

ges que nous avons énumérés et évitera tous les inconvénients que nous avons signalés.

Après neuf ou dix mois de services rendus, son prix d'achat et celui de sa nourriture seront grandement compensés.

Mais, de plus, on pourra la céder à des conditions qui ne feront que croître jusqu'à l'âge de dix ans.

Mais si la chèvre a allaité ou nourri deux enfants, deux jumeaux, comme cela arrive fréquemment, regrettera-t-on l'achat et la nourriture d'une chèvre qu'on pourra revendre plus cher qu'elle n'aura coûté?... On la revendra d'autant plus cher qu'elle aura été meilleure nourrice!... Malheureusement, ainsi va de nous et de nos serviteurs.

L'intrigant caresse l'homme simple, le grand sourit au petit, le fort protége le faible, mais toujours en raison de l'avantage que chacun espère en retirer; le profit obtenu, tout change et c'est le contraire qui se manifeste ensuite!

Oh! naïf orgueil de la suprême ignorance!...

Oh! égoïste humain!...

De tous les contes fantastiques que les anciens se sont plu à répandre et que les

modernes propagent touchant les qualités du lait de la chèvre et les inclinations qu'il communique à ceux dont il a formé la nourriture exclusive, il reste un fait certain, c'est que ce lait est plus tonique, plus excitant que celui des autres mammifères et par conséquent meilleur pour ainsi dire que celui de la femme.

Comme économie, qui n'est pas à dédaigner, elle est notable et facile à constater :

Une nourrice sur lieu, ne coûte pas moins de 100 fr. par mois, nourriture comprise, sans faire entrer en ligne de compte les cadeaux multiples et obligatoires : soit 1,000 fr. pour dix mois.

La chèvre-nourrice, comme cadeaux, ne réclame que des soins, des attentions, de douces caresses dont elle sera toujours reconnaissante.

Mais l'homme, qui se détruit chaque jour plutôt qu'il ne meurt, est plus disposé à accueillir ce qui flatte ses passions, que d'étudier ce qui pourrait le rendre fort et lui racheter tous ses péchés originels ! . . . .

Il est évident que daims, chamois, cerfs, chevreuils, chevrotains, chèvres, qui en li-

berté broûtent les sommités fleuries des plantes odoriférantes : thym, sauge, serpolet, chèvre-feuille, clématite, etc., les bourgeons, les graines des graminées, labiées, ombellifères etc., se fabriqueront des nerfs avec un sang chaud, tandis que les herbivores proprement dits, se fabriqueront des muscles, de la graisse, avec un sang tempéré.

« Dis-moi ce que tu manges, a dit Brillat-Savarin, je te dirai qui tu es ! »

La physiologie nous indique en effet la manière certaine de faire à volonté de la graisse, des muscles, des nerfs chez les animaux domestiques ; les éleveurs le savent et savent encore mieux en tirer parti à leur profit.

Les Anglais avec leur cheval de course et les Normands avec le cheval de trait, en donnent un exemple frappant.

Mais, pour l'espèce humaine, pour nos enfants, nous ne savons produire que..... ..... nous produisons quoi.......... le crétinisme ! ! ! .....

Nous avons des concours pour primer des légumes, des plantes, des animaux ; mais pour nos enfants nous avons des cimetières, nous avons des faiseuses ..... d'anges ! ....

Nous dépensons des millions chaque année pour les envoyer mourir à la campagne et pour y semer la syphilis !..... ceux qui survivent sont impropres au service militaire; quand aux jeunes filles, elles ne sont pas précisément ce qu'elles pourraient-être !.....

Par la stabulation et l'alimentation, la propriété excitante du lait de chèvre se modifie à volonté, mais en raison de notre dégénérescence physique et morale, cette modification ne sera pas souvent nécessaire.... malheureusement .....

Sans rien lui enlever de ses qualités naturelles, il convient donc déjà merveilleusement pour les enfants issus de parents lymphatiques, scrofuleux, etc., dont le nombre n'est pas minime.

Si on veut bien convenir ensuite que nous sommes obligés de construire à grands frais de grands hôpitaux sur les bords de la mer pour chercher à modifier un peu les constitutions scrofuleuses, on verra que nous sommes dans le vrai et qu'il vaudrait bien mieux chercher à prévenir les causes que de chercher à y remédier quand il n'est plus temps.

Si au lieu de puiser quarante-cinq mil-

lions dans la bourse du pauvre pour construire une belle nécropole (nouvel Hôtel-Dieu) dont les murs vont bientôt respirer, aspirer, suer et resuer la mort et dont chaque lit reviendra à cent mille francs (450 lits), si on employait seulement le prix d'un seul lit pour mettre en pratique le moyen que nous proposons, les résultats seraient bien différents!. Si, d'un autre côté, on veut bien admettre, ce qui est vrai, qu'en domesticité, en stabulation, bien nourrie avec des racines sucrées, amylacées, des herbes cuites, du son, de la farine humectée, les qualités du lait de chèvre viendront à se modifier avantageusement pour la constitution des enfants issus de parents nerveux, sanguins, impressionnables, on aura le cercle complet de la vie humaine, les *desiderata* de notre société actuelle.

Est-il nécessaire maintenant d'énumérer de nouveaux développements en faveur des améliorations tant physiques que morales que peut nous procurer la chèvre-nourrice pour l'allaitement direct et complet, mixte ou artificiel?

De deux choses l'une: la chèvre-nourrice convient ou ne convient pas pour l'al-

laitement direct, complet, avec ou sans le concours de la propre mère.

Si elle convient seulement sous un seul rapport, à plus forte raison, convient-elle pour les allaitements mixtes et artificiels?.

Si elle ne convient pas du tout, il faut nier que nous voyons tous les jours des chèvres distribuant à domicile leur lait si recherché; il faut nier que pas une seule personne n'a jamais été allaitée directement par une chèvre; que pas une seule mère ne s'est fait aider par une chèvre pour allaiter son enfant; il faut nier enfin l'évidence la plus évidente, car tout lecteur de près ou de loin, n'est pas sans connaître une ou plusieurs personnes qui ne doivent leur bonne constitution physique et morale à l'intervention de la chèvre-nourrice.

Les meilleurs esprits reconnaissent et constatent que nos institutions ont besoin d'être améliorées; chacun le répète sans cesse et nous sommes tous d'accord, mais au moins commençons donc par le commencement, commençons par moins mourir au seuil de la vie et par notre faute!.

Commençons par améliorer notre physique et notre moral qui en ont tant besoin

et tout cela déjà tout simplement par l'intervention bien comprise, bien raisonnée de la chèvre qui a fait ses preuves ! Elle suppléera en effet la jeune mère absente ou malade ; elle l'aidera si la tâche est au-dessus de ses forces en donnant directement son lait tout le jour et la mère la nuit, ou bien enfin, elle permettra d'utiliser son lait toujours frais, toujours pur, la nuit comme le jour au fur et à mesure des besoins.

Une personne honorable nous a objecté que dans les grandes villes, l'emploi de la chèvre ne serait praticable que *extrà-muros* et que le logement d'une chèvre *intrà-muros* serait impossible.

A cette objection, nous répondrons qu'il n'est pas plus difficile de loger, de nourrir *intrà-muros*, une chèvre naturellement propre et de la plus grande utilité, qu'un chien de forte taille souvent très-inutile et dont la propreté laisse toujours à désirer.

Dailleurs, les grandes villes depuis longtemps possèdent *intrà-muros* des chèvres qui servent soit à promener les enfants soit à promener leur lait à domicile.

L'épreuve de la domesticité, de la stabulation, de la nourriture, du logement est

donc faite dans les grands centres comme dans les campagnes.

Il ne s'agit donc plus que de faire admettre qu'on peut utiliser la chèvre très-avantageusement sous tous les rapports, toutes les fois que la jeune mère ne peut allaiter elle-même son nouveau-né ! et puis, enfin, vouloir c'est pouvoir; notre tâche est remplie, que Dieu protége notre idée !

Sans franchir les bornes de la discrétion, nous pourrions citer des exemples à l'infini et pris au hasard; nous nous contenterons de donner le suivant :

Mme B...., à Neuilly-le-Réal (Allier), à l'âge de vingt ans, est accouchée, le 2 juillet 1852, de deux enfants jumeaux de sexes dfffférents. Ces enfants étaient nés faibles, délicats, le garçon un peu plus fort que la fille qui ne pesait que six cent vingt-cinq grammes.

Mme B.... d'une bonne et forte constition, voulut nourrir ses deux enfants.

Pendant deux mois elle put suffire à cet allaitement; mais les enfants en profitant étaient devenus voraces, alors pour venir à son aide et à son insuffisance de lait, on lui donna pour auxiliaire une chèvre ayant un mois de lactation.

La mère et la chèvre, à partir de ce jour, ont nourri les deux enfants à tour de rôle. On tenait les deux enfants sous la chèvre, ils tétaient simultanément à qui mieux mieux. Ensuite, la chèvre s'y prêta à tel point que, d'elle-même, elle leur donnait à téter.

Elle en était même arrivée à sauter sur le lit pour arriver plus vite près de ses nourrissons. Cependant, on la tenait proprement dans un endroit assez éloigné de la chambre des enfants et il fallait monter une vingtaine d'escaliers pour y arriver.

Les enfants ont été nourris de cette manière, l'un onze mois, l'autre douze. Ils sont bien portants, les voilà à vingt ans et en bonne santé.



GANNAT. — IMP. D. DAUBOURG.